

Le récit d'un passage : une lecture du dernier repas de Jésus selon Mc 14,12-25

Dans son ensemble comme dans ses parties, l'évangile se présente sous la forme d'un récit et son lecteur l'abordera au moins une fois à la manière d'une histoire qui comme telle répond aux règles de l'intrigue avec ses personnages, ses lieux, ses temps ou ses actions. Un public très divers d'hommes et de femmes, d'enfants et d'adultes, dans des lieux et des époques différentes, a trouvé dans ses lignes des significations en gestation pour sa vie. Dans les différentes situations envisageables de lecture, le sens donné aux événements par la narration naît d'un rapport d'identification ou de projection que l'univers du lecteur noue avec le monde du récit. L'épisode du dernier repas de Jésus avec ses disciples n'échappe pas à cette règle. Il est lu aujourd'hui comme hier de diverses manières selon la sensibilité et la perspective de chacun. Le mystère de la présence eucharistique du Christ tournera spontanément certains vers l'hostie du Saint-Sacrement, et évoquera pour d'autres la communion vivante des fidèles, ou un geste et des paroles de Jésus en compagnie de ses disciples les invitant à partager son triomphe sur la mort.

Quatre péripécies dans le Nouveau Testament (Mt 26,26-29 ; Mc 14,22-25 ; Lc 22,14-20 et 1 Co 11,23-26) rapportent *grosso modo* le même épisode. Au cours d'un repas, Jésus distribue à ses disciples du pain et une coupe de vin sur lesquels il a prononcé au préalable une bénédiction et dit quelques mots d'explication qui lient son geste à sa mort prochaine. A la différence du témoignage de Paul dans la première épître aux Corinthiens, les évangiles synoptiques (Matthieu, Marc et Luc) transmettent les paroles eucharistiques à l'intérieur d'un récit avec lequel celles-ci ne font qu'un, qui est lui-même un élément d'un autre récit, celui de la Passion, dans lequel il prend corps et se donne dans son essence. Les deux dimensions de la Passion du Christ, celles du complot et de la fête, en d'autres termes de la mort et de la vie, sont présentes au moment du dernier repas, et les liens indéfectibles tissés à cet instant avec l'événement qui l'englobe mettent en perspective différents destins individuels, communautaires, et eschatologiques.

Une lecture synoptique des quatre textes néotestamentaires qui rapportent les paroles de l'Eucharistie fait apparaître des différences substantielles entre les

versions au niveau de leur contexte, de leur structure et de leur contenu. Cette pluralité dans la transmission d'un événement unique, d'un geste et de paroles qui n'ont pas été répétés par Jésus, complique sérieusement l'effort des historiens dans leur tentative de reconstituer la scène originale. Sur un plan herméneutique, elle implique que le processus de la lecture auquel le texte nous invite n'est pas l'initiative de celui qui lit, mais qu'il est inscrit dans l'origine du texte lui-même. La lecture est une relecture, et le lecteur guide de l'histoire qui se raconte. Il est l'interprète d'un récit particulier qui l'invite à revenir sur ses pas, à refaire le chemin par lequel il participe à la mémoire d'un moment, d'un geste, et sur lequel il réalise sacramentellement le passage de la mort à la vie mis en récit dans le Nouveau Testament. Le lecteur d'aujourd'hui comme le premier lecteur ne peut pas lire ces textes sans penser aux paroles liturgiques d'une célébration eucharistique. L'expérience personnelle, la réalité rituelle et l'histoire racontée se rejoignent, s'évoquent l'un l'autre là plus qu'ailleurs, et constituent une relation singulière pour le lecteur avec le récit. Le passage réalisé symboliquement dans lequel se croisent la transcendance et l'immanence, les destins individuel et communautaire, l'historique et ce qui le dépasse, l'évangile de Marc est le premier à le présenter mis en scène, sous la forme d'une narration, que reprendront, chacun à sa manière, les évangiles de Matthieu et de Luc.

Tel qu'il est raconté en Mc 14,12-25, l'épisode du dernier repas est composé, à l'image d'un triptyque, de trois tableaux articulés autour d'une unité de temps, le premier jour des Azymes, de lieu, une chambre haute à Jérusalem, et de personnages, Jésus et ses disciples. L'ensemble est encadré par deux indications qui rappellent le contexte liturgique du repas. Au début, le récit précise l'intention de Jésus de « manger la Pâque » avec ses disciples et au terme, la fin du repas est signalée par « le chant des Psaumes » qui précède le départ du groupe pour le mont des Oliviers. Ce cadre liturgique dans lequel Jésus partage son dernier repas avec ses disciples n'est pas à négliger pour qui veut saisir la signification de son geste. Il apporte avec lui l'enracinement traditionnel, l'acte de mémoire et la dimension célébrante. A l'intérieur de ce cadre, l'action se développe en trois temps que l'on distingue clairement. Dans le premier tableau, aux vv. 12-16, Jésus envoie ses disciples vers la ville pour s'assurer du bon déroulement des préparatifs. Dans le deuxième tableau, aux vv. 17-21, Jésus annonce qu'il sera trahi par l'un des Douze. Dans le troisième tableau, aux vv. 22-25, Jésus anticipe son triomphe sur la mort et invite ses disciples à y prendre part à travers le repas pascal.

Les deux événements du complot et de la fête, sur lesquels se lève le rideau de la Passion (Mc 14,1), sont des événements indépendants et antérieurs aux trois tableaux. En revanche, ils vont se croiser, atteindre la destinée des disciples au moment du repas par l'intermédiaire de l'un d'entre eux, et transformer leur groupe dans son identité et dans son projet collectif. Judas, dans le rôle du traître, est celui par qui le complot va atteindre Jésus et son entourage. Les deux disciples, partis vers Jérusalem pour les préparatifs, sont ceux par qui la célébration pascale devient une réalité dans l'existence de la communauté. Le repas, lieu de proximité et de convivialité dans la vie courante, de mémoire et de célébration à cet instant dans l'expérience religieuse des disciples, devient l'espace et le cœur de cette transformation. L'identité collective des convives, les valeurs et les symboles qui caractérisent le repas pascal vont se métamorphoser au rythme des tableaux. La commémoration de l'action par laquelle Dieu a contesté l'ordre de l'esclavage auquel était soumis les Hébreux en Égypte, qui était la signification culturelle du repas préparé par les deux disciples, devient la préfiguration de la présence du Christ sauveur dans la vie quotidienne de la communauté. Le sens nouveau donné par Jésus au pain et au vin n'est plus tourné vers le passé. L'intervention libératrice de Dieu dans l'histoire n'est plus célébrée comme un événement vécu, mais comme une expérience à vivre à laquelle le croyant se dispose à participer en s'unissant dans l'Eucharistie au projet libérateur de Dieu. A la fin du repas, au v. 25, Jésus fait une dernière annonce, à propos de lui et du temps qui vient. Pour les Douze, ces paroles signifient non seulement que la trahison et la mort prédites sont proches, mais aussi que le temps entre la dernière coupe, celle du vieux vin, et la première coupe d'un vin d'un millésime nouveau est court. Celui qui était au début du récit " le maître " d'un groupe de disciples, déléguant deux d'entre eux auprès du propriétaire de la salle où ils allaient " manger la Pâque " (vv. 14-15), se révèle à la fin du repas comme le messie eschatologique qui " boira nouveau le produit de la vigne dans le royaume de Dieu " (v. 25). Cette identité nouvelle et ce nouveau mode de présence rejaillissent logiquement sur ceux qui le suivent, et qui se reconnaissent désormais dans cette espérance partagée. Les transformations opérées entre le début et la fin du récit, qui font passer le lecteur d'un pôle de signification à l'autre, sont un élément décisif de la construction du sens par la narration. La signification finale n'annule pas la signification première. Au contraire, elles sont mutuellement suggestives, s'évoquent l'une l'autre, et ce n'est pas seulement la signification dernière qui est enrichie par le sens ancien, c'est aussi la signification première qui est relue à la lumière du sens nouveau. L'institution de l'Eucharistie ne se comprend pas en-dehors du cadre pascal dans lequel elle prend corps, ni le messie

indépendamment de la figure du maître qui guide un groupe de disciples, ni la communauté eschatologique sans faire référence au cercle des intimes qui entoure Jésus. Le récit du dernier repas lu dans l'évangile de Marc présente l'Eucharistie, comme la Passion qui l'englobe, à la manière d'un passage d'un état à un autre, nouveau, qui sera reconnu et accueilli par les disciples dans la foi.

A l'occasion de son dernier repas, Jésus se désigne tour à tour comme " le maître " (v. 14) et comme " le fils de l'homme " (v. 21). L'importance de ces titres est sous-entendue par le texte lui-même. Ainsi, le v. 14 est le seul passage de l'évangile de Marc dans lequel Jésus reconnaît explicitement les disciples comme étant ses propres disciples et le v. 21, qui rappelle le destin tragique du fils de l'homme, est la seule allusion à sa mort prochaine dans le cadre du repas. Mais le portrait du messie brossé par le récit reçoit toute son ampleur d'une christologie narrative qui se développe à travers les trois moments du repas, de sa préparation à l'institution de l'Eucharistie en passant par l'annonce de la trahison. Dans l'épisode de la préparation, aux vv. 12 à 16, Jésus est décrit mandatant deux de ses disciples à Jérusalem avec des instructions précises. Il leur livre un signe, « un homme portant une cruche d'eau » (v. 13) et les autorise à user de son autorité, « le maître dit » (v. 14). Cette manière de faire reproduit avec d'importantes similitudes la façon dont il a procédé au moment de son entrée triomphale dans la ville sainte, en Mc 11,1-6. Elle confirme que Jésus possède une connaissance supérieure, prophétique, de ce qui arrivera et du sort qui l'attend (Mc 9,31).

Les préparatifs achevés, Jésus arrive à la tombée de la nuit, en compagnie des Douze. Le texte ne nous dit rien des deux disciples partis dans la journée pour arranger la salle. Sont-ils présents pour accueillir Jésus à son arrivée ? Prennent-ils part au repas ? Étaient-ils au nombre des Douze ? Leur présence anonyme s'interrompt avant le début du repas. La suite est pleine de tensions, et tranche avec le caractère festif attendu pour la rencontre. Jésus annonce aux convives que l'un des Douze est sur le point de le trahir. Il le dit brutalement, sans préparation et sans nommer le traître, ni les commanditaires. Les mots pour le dire sont choisis. Ils rappellent à celui qui fréquente les Psaumes la lamentation du Ps 41,10 : " Même l'ami sur qui je comptais, et qui partageait mon pain, a levé le talon sur moi ". Dans cet extrait, le partage du pain est un signe d'amitié, l'attaque d'un compagnon de table une expérience amère. En entendant l'accusation, les disciples ne cherchent ni à connaître l'origine de l'information, ni ne tentent de se disculper ou de suspecter quelqu'un d'autre. Tous accusent le

coup, se retournent sur eux-mêmes, ressentent la trahison comme une possibilité et s'interrogent « serait-ce moi ? ». D'une part, leur réaction souligne l'autorité prophétique et la force surnaturelle qu'ils reconnaissent aux paroles de leur maître. D'autre part, à cet instant précis du repas le privilège d'être au nombre des Douze et la proximité de la compagnie de table sont remis en question. La relation mesurée à sa fragilité est suspendue à la conscience de chacun. La suite du récit dans l'évangile de Marc n'identifie pas le traître et ne dit pas s'il prolonge sa présence autour de la table. La question des disciples reste ouverte.

Le repas continue, aux vv. 22-25, comme si la conversation précédente n'avait pas eu lieu. Dans ce troisième tableau, le lecteur renoue avec l'atmosphère fraternelle de la préparation, et la table est à nouveau synonyme d'unité entre Jésus et ses disciples. La fraction du pain et le partage du vin sont à chaque fois prolongés par un mot d'explication. En distribuant le pain, par son commentaire, Jésus attribue au repas pascal une nouvelle signification. Il donne à ses disciples un signe qui va leur permettre de participer symboliquement à sa mort et de prendre part à l'événement du salut. Dans les paroles prononcées sur le vin, qui sont plus élaborées que celles qui accompagnent la bénédiction du pain, Jésus se réfère à l'alliance. L'expression qu'il emploie, " le sang de l'alliance ", fait expressément référence à deux passages de l'Ancien Testament, en Ex 24,8 et Za 9,11.15, qui évoquent la cérémonie du Sinaï scellant le pacte entre Yahvé et son peuple. Dans les paroles eucharistiques, l'expression se comprend dans le prolongement de cette tradition religieuse (He 10,29 ; 13,20). Elle rappelle que Dieu a conclu une alliance avec son peuple, et implique que la vie offerte de Jésus fait partie d'une volonté de réconciliation avec ses membres. Sa mort a une valeur expiatoire. Mais la notion d'alliance est également ouverte sur une dimension nouvelle universelle, et l'expression reçoit un éclat inédit par son adaptation à la personne de Jésus. L'alliance entre Dieu et les hommes n'est plus conclue dans le sang d'un animal, mais dans la destinée historique d'une personne. Sur le chemin de la croix, Jésus met sa vie à disposition, s'offre en sacrifice et meurt par fidélité à Dieu. Il aura au préalable anticipé sa destinée dans l'Eucharistie. En célébrant à l'avance le passage libérateur de la mort à la vie avec ses disciples, non seulement Jésus les prépare à son nouveau mode de présence, prolongeant ainsi sa volonté première au moment où « il les fit Douze pour qu'ils soient avec lui » (Mc 3,14), mais aussi il leur permet de participer à son existence nouvelle en même temps qu'il ouvre à travers eux cette participation à toute l'humanité. Le passage de la mort à la vie que Jésus effectue personnellement sur le chemin qui le conduit de la croix à la

résurrection a été anticipé dans le pain et le vin pour qu'il puisse être transmis à travers un signe et réalisé dans la foi par ceux qui communient à ces éléments.

L'importance d'une chose dans l'existence se mesure souvent à la variété et à la diversité du lexique qui s'est constitué pour la dire. Les expressions qui désignent la célébration au cours de laquelle les chrétiens font mémoire du dernier repas de Jésus, apportent avec elles leur touche spécifique et représentent à chaque fois un coup de projecteur différent. Ainsi, le mot eucharistie signifie au sens premier l'action de grâce, le partage du pain exprime la dimension communautaire, la fraction du pain le signe d'identification par excellence, le sacrifice eucharistique sa valeur expiatoire, le repas d'alliance sa dimension eschatologique, le repas du Seigneur le mystère de sa présence. La pluralité de ces expressions est aussi une invitation à revenir aux textes fondateurs, à refaire le parcours du lecteur et à répondre personnellement à l'appel de l'interprétation qui ne risque jamais la saturation.

Pierre KEITH

Entre Strasbourg et Fribourg, le 4 novembre 2003